

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME DIX-SEPTIÈME

1898

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
MASSON & C^{ie}, LIBRAIRES
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1899

COMMUNICATION

LA PALAFITTE DU GUÉ DE GRELONGE SUR LA SAONE

PAR M. C. SAVOYE

Sera publié ultérieurement.

COMMUNICATIONS

LE TELL DE KARA-EUYUK PRÈS CÉSARÉE

PAR ERNEST CHANTRE

Les merveilleuses découvertes archéologiques dont l'ère a été inaugurée au commencement de notre siècle en Mésopotamie ont, en quelque sorte, renouvelé complètement l'histoire primitive de l'Asie occidentale et même de l'Orient de l'Europe. Les résultats surprenants des fouilles de Botta à Ninive, de Layard à Kouyoundjik, de M. de Sarzec à Tello, ont apporté des renseignements inattendus sur les origines des civilisations préhelléniques de l'Hellade et de l'Asie-Mineure, et sur l'influence qu'elles ont exercée dans le développement de l'art grec primitif.

Les curieux monuments de la Lydie, de la Phrygie et de la Cappadoce découverts par Hamilton, Texier, Felow et d'autres firent entrevoir qu'il fallait chercher dans ces régions les ramifications et les stations de cette grande voie par laquelle avait dû cheminer, et s'était propagée, d'étape en étape, toute une civilisation dont la Chaldée était le berceau lointain. Cependant aucune exploration archéologique de quelque importance n'avait été entreprise dans cette direction avant 1861. A cette époque, M. G. Perrot résolut d'assumer cette tâche. Les résultats de l'exploration de la Galatie, de la Bythinie de la Cappadoce, de la Phrygie, du Pont furent

considérables, et l'ouvrage qui en est le résumé contribua plus que tout autre à mettre en lumière le rôle important joué par les peuples habitant le plateau de l'Asie-Mineure dans la transmission de l'impulsion artistique venue de l'Orient. Les trouvailles de Fouqué à Santorin ; celles de Salzmann et de Billiotti à Rhodes ; celles non moins heureuses de Cesnola à Chypre, montrent qu'antérieurement à l'époque grecque s'étaient développées dans ces îles des populations sauvages. Celles-ci, après avoir vécu de la vie des néolithiques, reçurent les premières l'étincelle du génie artistique dont le développement devait un jour les placer au premier rang dans la marche en avant de l'humanité. Ces données qui avaient attiré l'attention des archéologues prirent très rapidement une importance capitale en présence des découvertes mémorables de Schliemann à Hissarlike, à Mycènes et à Tyrinthe.

L'Arménie et le Caucase furent de leur côté l'objet de fouilles *importantes* qui révélèrent des vestiges d'une civilisation analogue à celle de l'Argolide et de la Troade. Des investigations personnelles nombreuses m'ont permis de faire ressortir les rapports qui existent entre les nécropoles proto-historiques de l'Orient et celles de l'Occident, et de montrer la communauté d'origine que présentent les éléments ethnographiques que l'on y rencontre.

Mais si le plus grand nombre des archéologues — et les plus éminents — étaient d'accord pour placer en Mésopotamie les racines de ces civilisations dites : *égéenne* et *hétéenne* dont les manifestations se rencontrent — inégalement réparties — du Caucase à l'Etrurie et du Pont-Euxin à la Phénicie, on était frappé des innombrables solutions de continuité que l'on pouvait constater dans la marche du grand courant provoqué de l'est à l'ouest.

Les preuves historiques que l'on possède de la domination assyrienne en Cypré et en Phénicie à l'époque des Sargonides avaient confirmé l'origine mésopotamienne des motifs décoratifs découverts dans les anciennes nécropoles de ces pays. Mais c'est seulement l'étude des bas-reliefs hétéens — rappelant par leur style et leurs symboles ceux de la Haute-Assyrie — qui a commencé à faire comprendre par où et comment s'était opérée la transmission des formes et de la technique assyrienne en Hellade.

Tel n'est pas cependant l'avis de quelques archéologues qui, s'inspirant des idées d'Ottfried Müller, l'ennemi déclaré des influences orientales, se refusent de croire que toute lumière est venue en Occident de l'Euphrate et du Nil. Nos découvertes, et particulièrement celles que nous avons opérées, à Boghaz-Kéui et à Kara-Euyuk venant appuyer celles de nos devanciers, modifieront sans doute cette manière de voir.

Pour moi, tout en admettant dans une certaine mesure « l'action en retour » et tout en faisant une large part à l'initiative locale, il nous paraît de plus en plus évident que la plus grande partie de cette civilisation est due à des influences venues de Mésopotamie et sans doute aussi de l'Égypte. Il paraît démontré que c'est à travers l'Asie et la Syrie qu'elle a cheminé. Les sculptures rupestres et les vestiges de cités que recèlent les tells de ces régions peuvent être considérés comme autant de jalons épars laissés sur ces voies de pénétration. Ces sculptures représentant des figures de lions, de taureaux, des suites de personnages analogues à ceux de Ninive n'étaient pas suffisantes pour permettre d'affirmer l'existence de rapports continus entre la région de l'Euphrate et celle de la Méditerranée. On manquait en effet de documents ethnographiques capables de renseigner sur l'influence qui avait pu s'étendre de l'Est à l'Orient.

En faisant connaître ces monuments, M. Perrot déplorait qu'ils n'eussent pas été l'objet de fouilles plus considérables que celles entreprises par lui durant son exploration. Il pensait que de nouvelles recherches arriveraient à fournir des renseignements sur l'architecture et les usages encore si peu connus des Hétéens de la Ptérie et provoquerait la découverte de quelques vestiges de leurs productions dont les spécimens sont rares dans les Musées. Ce qui nous manque en Ptérie, disait-il¹, ce sont ces petits objets qui partout ailleurs en Égypte, en Mésopotamie, en Syrie sortent en si grande abondance des tombeaux et des ruines de tous genres. En effet, si l'on voyait à Boghaz-Kéui des restes de sanctuaires et de palais, on n'y avait pas trouvé jusqu'ici ces divers débris de l'in-

¹ *Histoire de l'Art*, tome IV, p. 691.

dustrie d'un peuple qui montrent son genre de civilisation, comme cela se présente dans les tells de la Mésopotamie par exemple. Seule en Asie-Mineure la Troade avait fourni — en outre des ruines d'habitations, de palais et de forteresses — des matériaux ethnographiques capables de rétablir les liens de parenté qui ont existé entre les arts des Achéens et des Mycéniens et ceux des Chaldéo-Assyriens.

On possédait cependant des entailles, des cachets, des figurines... ils avaient été trouvés isolément dans les régions des bas-reliefs hétéens ou dans leur voisinage ; aucune pièce ne provenait de fouilles, c'est-à-dire d'un lieu précis. C'est afin de répondre à ces desiderata que j'ai résolu de reprendre des fouilles dans les diverses localités hétéennes déjà signalées et d'en ajouter de nouvelles.

Mes espérances ont été dépassées, à certains égards, puisque nos recherches ont fourni non seulement les éléments ethnographiques dont M. Perrot déplorait l'absence, mais encore des documents écrits qui viennent confirmer ce que l'on avait entrevu au point de vue de l'origine de la civilisation hétéenne, de ses relations avec la Mésopotamie et l'époque à laquelle ces relations ont eu lieu.

Au cours de mon voyage de Beyrouth à Tiflis¹, entrepris en 1881, avec le bienveillant appui de mon regretté maître, M. Albert Dumont, j'avais pu recueillir dans la Syrie du Nord, dans le Kurdistan turc et en Arménie de nombreux objets antiques. Quelques-uns appartiennent à l'art hétéen, d'autres se rapportent aux diverses civilisations qui se sont succédé dans cette contrée. J'ai constaté de plus l'existence d'un nombre considérable de tertres, soit dans la vallée de l'Oronte, soit dans celles du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxe ; malheureusement il ne m'a pas été permis d'en ouvrir un seul.

En publiant les résultats de mes fouilles en Arménie et au Caucase² durant les années de 1879 et 1881, je faisais ressortir certains

¹ *Le Tour du Monde*, octobre 1880.

² *Recherches anthropologiques au Caucase*, 1886. — *Congrès de Moscou*, 1892 et *Société d'Anthropologie de Lyon*, 1892.

rapports qu'il est facile de constater entre les sentiments artistiques et les symboles religieux des populations antiques du Caucase et ceux des Hétéens.

J'exposais d'autre part au Congrès de Moscou en 1892 de nouveaux arguments en faveur de cette manière de voir, et je concluais à l'origine commune des deux civilisations.

J'avais alors le très vif désir de poursuivre mes recherches en Asie-Mineure dans le but de combler quelques-unes des lacunes que je viens de signaler. Encouragé par la bienveillance de mes savants maîtres, MM. Perrot et Schefer, et mes amis MM. Hanny et Ménant, j'ai pu, en 1893, mettre mon projet à exécution.

C'est chargé d'une mission par M. le Ministre de l'Instruction publique que je parcourus cette région durant les étés de 1893 et 1894, accompagné de M^{me} Chantre dont le concours me fut souvent précieux.

Le tell et la ville pélagique, les tells de la vallée du Kizil-Irmak si nombreux et si vastes devaient, durant cette mission archéologique, attirer mon attention d'une façon toute spéciale, car aucun d'eux n'avait été étudié jusqu'ici. J'ai constaté l'existence de plus de soixante de ces monuments dans les parties de la Cappadoce que j'ai parcourue, mais je n'ai pu en fouiller que deux. Ce sont ceux de Ortha-Euyuk près de Dedit et non loin de Yozgate, puis celui de Kara-Euyuk près de Césarée. Ce dernier est le plus considérable de tous et celui que j'ai plus particulièrement exploré.

Comme la plupart des tells de la Cappadoce, celui de Kara-Euyuk a été construit près d'un cours d'eau. Il est, en effet, situé non loin d'un affluent du Kizil-Irmak, le Sarymsak-Sou ou Kara-Sou, et au milieu de la plaine marécageuse que longe la route de Sivas à Césarée. Cette dernière ville se trouve à 18 kilomètres au sud-ouest.

C'est en 1890, lors de notre passage à Constantinople, en revenant de Transcaucasie, que j'ai entendu parler pour la première fois de Kara-Euyuk. Un vénérable archéologue arménien, bien connu des numismates, excitait vivement ma curiosité en me parlant de l'existence probable d'un grand tertre de cendres, près de Mandjésou, d'où provenaient un certain nombre d'objets que des

paysans avaient portés aux marchands de Césarée, lesquels les avaient envoyés à Constantinople. Parmi ces objets figuraient des poteries et des inscriptions cunéiformes. Cette indication me fit entrevoir, sans peine, l'existence de l'un de ces tells préhistoriques comme il en existe tant en Orient. Je résolus dès ce moment d'aller y faire des fouilles. Toutefois, ce ne fut qu'en mai 1893 que je pus mettre ce projet à exécution. Personne à Césarée n'avait pu me renseigner sur l'emplacement de Kara-Euyuk, et ce fut seulement au couvent de Sourp-Garabet que j'appris de l'économiste, qui était originaire de Mandjésou, où était ce site antique d'où il avait vu extraire des quantités de poteries depuis son enfance.

Au pied nord du tell végète le misérable village de Kara-Keui, ou Karaïf-Keui, en proie à l'impaludisme le plus violent. En outre, sa population turque est des plus fanatiques, et il est seul de son espèce dans cette région éminemment arménienne, où prospèrent les riches jardins des villages de Mandjésou, d'Evkéré, d'Espé-dine, de Ghési, etc., en quelque sorte groupés autour du célèbre couvent de Sourp-Garabet. C'est dans ce monastère, séparé de Kara-Euyuk par 3 kilomètres environ, que, grâce aux recommandations de nos amis de Césarée, nous avons reçu l'hospitalité la plus large. Il nous était fort agréable et fort utile de pouvoir venir nous y reposer, soit après, soit pendant nos fouilles, car le séjour du tell était des plus fatigants. L'absence totale d'arbres sur ce tertre, la chaleur torride que l'on est forcé d'y subir (34 degrés en moyenne en juin 1893 et 1894), l'air empesté de fièvre que l'on y respire, le manque absolu d'eau potable et de provisions de toute nature viendraient bien vite à bout des forces et des énergies les mieux trempées, si l'on n'avait à espérer aide et assistance que du voisinage musulman du village.

Le nom du tertre aussi bien que celui du village et même du ruisseau vient de la couleur noirâtre du sol de la région. C'est aussi pour sa formation si particulière que le tertre est appelé Kul-Tepe (montagne de cendres), ou bien simplement Kara-Euyuk. Il est de forme irrégulière et paraît avoir été à peu près circulaire avec un diamètre moyen de 480 mètres, et une hauteur moyenne de 20 mètres. Il a été entamé et exploité de temps immé-

morial par les habitants qui avaient reconnu dans les matériaux qui le constituent un excellent amendement pour leurs terres. Cette colline artificielle n'est, en effet, qu'une vaste accumulation de terre noire, de restes de constructions, de cendres, de scories, de débris de toutes sortes. Afin de ne pas perdre de temps à déblayer les pentes recouvertes d'éboulis de tous âges, nous avons entrepris des fouilles de quelque importance sur des points déjà attaqués par les habitants.

Durant ma première campagne, en 1893, j'avais eu grand'peine à me procurer au village plus d'une quinzaine d'ouvriers armés de pelles en bois et de mauvaises pioches ; aussi nos travaux ne nous permirent-ils pas autre chose que de constater la nature du tell par quelques tranchées. Nous avons pu recueillir à différents niveaux une assez grande quantité d'objets antiques pour acquérir la certitude de l'importance de cette découverte, et de l'ancienneté probable de la cité, ou plutôt des cités qui ont été élevées sur ce point. Mais l'insuffisance du matériel des gens du pays ne nous permit pas de pratiquer des excavations profondes. Je résolus donc de revenir l'année suivante pourvu d'un outillage européen. J'apportai en juin 1894, de Constantinople, 20 pioches, 40 pelles et 20 brouettes, puis je réquisitionnai, en arrivant, tout ce que le village renfermait d'hommes valides, soit à peine vingt individus. J'ai réussi plus tard à réunir une soixantaine d'hommes (musulmans) venus des villages voisins et qu'un gain inespéré avait facilement attirés. D'ailleurs les gens de Kara-Euyuk, ne voulant à aucun prix que je leur donne des Arméniens qu'ils exècrent pour compagnons, s'étaient arrangés pour attirer leurs coreligionnaires. C'est encore là un des gros ennuis que présentent les fouilles dans des pays fanatiques, où les habitants ne veulent ni faire eux-mêmes, ni laisser faire les travaux par des chrétiens. Il faut parler longtemps et perdre quelquefois un temps précieux.

Mon premier soin fut de rafraîchir les coupes verticales qui avaient été faites par les gens du pays, spécialement dans les parties est et sud du tell. De véritables chambres de 50 à 60 mètres de largeur avaient été ouvertes sur plusieurs points jusqu'à 40 mètres dans l'intérieur de la colline artificielle, et donnaient un

front de carrière de 25 à 30 mètres d'épaisseur. Ces travaux, auxquels j'employai deux escouades d'ouvriers, alors que deux autres étaient occupées à ouvrir des tranchées sur d'autres points avaient pour but de rechercher l'ordre de la superposition des dépôts qui avaient dû concourir successivement à la formation du tell. Ces coupes opérées cependant en dehors des parties remaniées par les éboulis de divers âges, n'ont offert que des superpositions de décombres dans le désordre le plus indescriptible.

Six tranchées de 12 à 15 mètres de longueur sur 4 et 5 mètres de largeur, ouvertes au centre et à l'ouest jusqu'à 17 mètres de profondeur, n'ont donné que des pans de murs informes, des débris de toutes natures dans le même désordre que celui que m'avaient montré les coupes pratiquées dans la partie externe sud.

Dans quelques parties du tell, surtout au sud, on rencontre sous d'épaisses couches de cendres, mêlées à des poteries innombrables, des pièces de bois (peupliers et sapins?), restes de charpentes complètement carbonisées. Ces amas de charbons de bois sont si considérables que les habitants des villages voisins viennent depuis longtemps s'en approvisionner comme combustible.

A côté de ces amas plus ou moins meubles, on trouve des blocs énormes de scories qui paraissent surgir de la profondeur du sol et remonter dans l'intérieur du tell. Celles-ci empâtent des décombres de toute nature et sur quelques points des roches sont même fondues ou vitrifiées.

Sur presque toute la surface du tertre on constate la présence de débris de murailles dont quelques-unes semblent avoir constitué des soubassements de maisons. Dans toutes ces ruines les grosses pierres sont fort rares, tous les matériaux ayant été apportés des collines les plus voisines, et de l'autre côté du marais, c'est-à-dire d'une distance d'un kilomètre environ.

Certains amas de terre noire assez compacte et dépourvus d'objets antiques paraissent être formés par des restes de murs en briques crues qui devaient s'élever sur les soubassements en pierre. Les nombreux fragments de charpente qui s'y trouvent mêlés montrent enfin que ce tell est bien formé par des ruines de construction plus ou moins importantes, mais dont le caractère nous

échappe encore. Les diverses tranchées qui ont été ouvertes sur le pourtour du tell ont montré des pans de murailles beaucoup plus considérables que celles de l'intérieur. C'étaient sans doute des remparts dans le genre de ceux de Mycènes et de Tyrinthe,

Dans les parties que mes fouilles ont pu atteindre, je n'ai pas rencontré de pierres de taille, et ces murailles ne présentent, dans leur état de délabrement, aucun caractère précis. Là, où elles ont été le plus profondément dégagées, c'est-à-dire au sud-est, elles ont une épaisseur moyenne de 5 mètres. Du côté sud, là où le tell est le plus élevé, subsistent des pans de murs formant une saillie en dehors et rappelant un bastion. A l'extrémité sud ainsi qu'au sud-ouest, d'autres éminences renferment également des pans de murailles que l'on peut rattacher aux remparts. Ceux du sud-est, plus importants, semblent former bastion comme du côté est. Les gens du pays appellent ces deux points « les portes de la ville », et c'est, du reste, par là que l'on devait pénétrer dans l'enceinte de Kara-Euyuk, et que l'on traverse actuellement le tell sur un véritable chemin, plutôt que de le contourner. Il est probable que, plus heureux que moi, ceux qui reprendront un jour mes fouilles découvriront les portes des remparts, les remparts eux-mêmes et tous les édifices que devait posséder une cité de cette importance.

Des restes de murailles fort épaisses se rencontrent encore sur plusieurs autres points du tell. Les masses les plus importantes se trouvent dans sa partie centrale et forment une sorte d'éminence qui fait songer aux ruines d'un édifice qui devait dominer toute la ville.

C'est, au dire des gens de Kara-Euyuk, l'emplacement du palais et c'est là que l'on doit découvrir des trésors! Mes fouilles, qui ont entamé cette éminence par son côté nord-ouest jusqu'à une profondeur de neuf mètres, n'ont montré qu'une accumulation de décombres jusqu'à quatre mètres. A ce niveau, on a commencé à trouver des pans de muraille de deux mètres d'épaisseur en moyenne que l'on peut attribuer à des constructions sans qu'on puisse, toutefois, soupçonner la forme de l'édifice auquel elles ont appartenu. Ces excavations ne m'ont donné qu'un très petit nom-

bre d'objets antiques, tout au plus quelques débris de poteries empâtés dans des scories; puis d'immenses quantités de bois carbonisé inclus dans des amas de pierres calcinées ou même vitrifiées.

C'est là que l'action du feu semble s'être fait sentir avec la plus grande intensité, et les traces de cette intensité augmentent à mesure que l'on descend dans le sol. Aussi, à partir de huit mètres les pierres des murailles, de plus en plus calcinées, se désagrègent sous l'action de la pioche, lorsqu'elles ne sont pas empâtées par des scories et des laves dont on rencontre alors de grosses masses informes. C'est à peu près ce que j'avais constaté à la base des murailles de la partie sud-est du tell.

Cet état de choses que le peu de temps et de ressources dont je disposais ne m'ont pas permis de vérifier sur tous les points du tell, tendrait à prouver que la ville antique qui s'y éleva, Dieu sait à quelle époque? fut détruite par une éruption volcanique dont l'action se serait produite de bas en haut. L'absence dans ces ruines de tout objet précieux, la rareté des produits industriels ou artistiques de quelque valeur, font supposer que les habitants de Kara-Euyuk ont pu, en fuyant devant l'incendie, emporter tout ce qui avait pour eux quelque prix. Enfin, l'état de bouleversement du sol ne répond pas à ce que laissent des incendies, même les plus violents, et ne peut être expliqué que par une éruption volcanique.

Le mont Argée, qui n'est éloigné de Kara-Euyuk que de 20 kilomètres à peine, est, comme on le sait, un ancien volcan, et, au premier siècle de notre ère, il donnait encore naissance à des feux souterrains. Strabon signale dans la plaine de Césarée des gouffres ignés qui étaient une conséquence de la nature volcanique de cette montagne. Il est donc permis de supposer que du moment que l'activité de l'Argée se manifestait encore avec une certaine intensité, à l'époque relativement récente de Strabon, elle avait pu produire, quelques siècles plutôt, des catastrophes, et détruire la cité de Kara-Euyuk. Reste à identifier ce site antérieur à la fondation de Mazaca, et dont l'origine se perd certainement dans la nuit des temps.

INDUSTRIE ET ARTS. — Les objets recueillis dans le tell de Kara-Euyuk appartiennent à trois grandes catégories : 1^o les ustensiles, les armes et les bijoux en pierre, en bronze et en fer ; 2^o la céramique ; 3^o les inscriptions. Les uns et les autres doivent donner un aperçu des mœurs, des usages et des croyances des peuples qui ont élevé ce tell dont nous venons d'étudier la structure.

Ustensiles en pierre et en bronze. — Dans la première catégorie, on remarque d'abord des lames d'obsidienne taillées en forme de couteaux, de grattoirs, de scies, de flèches, etc., ainsi que des nucléus et des quantités d'éclats divers.

Ces obsidiennes taillées qui sont, du reste, accompagnées de quelques éclats de silex sont identiques à celles dont j'ai recueilli un nombre considérable sur les bords du Zamenti-tchaï à Frakten. Comme dans cette localité, à ces ustensiles primitifs étaient associés des débris informes de poteries très grossières et des haches en pierre polie de natures diverses parmi lesquelles dominent la chloromélanite et la jadéite. M. Gonnard, l'un de nos minéralogistes les plus éminents, a bien voulu se charger de déterminer la composition des roches qui ont servi à la fabrication de ces haches. Par la forme elles diffèrent complètement de celles de l'Europe : elles rappellent celles que j'ai recueillies en Syrie et en Arménie.

Les objets en bronze consistent surtout en trois haches plates, dont l'une a 150 millimètres de longueur et les deux autres 210 millimètres avec une épaisseur moyenne de 18 millimètres. Le métal qui est certainement du bronze est recouvert d'une superbe patine vert malachite. Ces haches, du type le plus simple et le plus primitif, rappellent celles qui ont été trouvées à Hissarlik. Toutefois, elles diffèrent de celles de la Troade en ce que, dans la partie médiane supérieure, on a réservé une sorte de renflement. Cette disposition fait songer à la forme archaïque de certaines idoles en terre de Chypre.

Des haches plates d'un type analogue ont été également trouvées dans d'autres parties de l'Asie Mineure, notamment en Galatie, à Angora.

En outre de ces haches, j'ai trouvé à Kara-Euyuk un hameçon,

trois fragments d'épingles et divers débris de lames d'épée dans un très mauvais état de conservation, plus divers débris de bracelets filiformes et quelques morceaux de bronze informes.

Sur un grand nombre de points, les fouilles ont donné fréquemment des traces de fer, mais aucun débris n'avait conservé des restes appréciables de la forme des objets auxquels ils avaient pu appartenir.

Le feu d'abord, puis les sels que renferment les décombres du tell ont eu une action destructive considérable sur les métaux. Ce fait seul peut expliquer la rareté si grande que l'on constate dans ces ruines d'objets en bronze ou en fer, alors que les débris de céramique sont si considérables.

Fusaïoles et objets divers. — A Kara-Euyuk comme à Hissarlik et dans la plupart des sites pélagiques explorés jusqu'à ce jour, c'est par centaines que se trouvent ces petits disques lenticulaires en terre cuite ou en pierre appelés *fusaïoles*, et dont la destination a donné lieu à tant de dissertations. Leur décoration est ici peu variée. Elle consiste en cercles concentriques simples ou accouplés par deux ou quatre; en chevrons simples ou doubles; parfois ce sont des pointillés qui font tous les frais de notre ornementation exécutée du reste toujours à la pointe. On ne trouve nulle trace de ces motifs si variés et si curieux dont sont couvertes les *fusaïoles* d'Hissarlik : fleurs, croix gammées et autres ou inscriptions problématiques. La terre n'a pas seule été employée pour la fabrication de ces petits objets; un certain nombre ont été faites d'une pierre tendre stéachisteuse d'un vert plus ou moins foncé.

A côté des *fusaïoles*, il faut placer certains disques de pierre percés au centre, puis des polissoires, quelquefois aussi percés d'un trou de suspension; enfin des brunissoires en calcédoine affectant la forme d'une olive allongée. Deux pièces faites en terre cuite et représentant, l'une un fragment d'andouiller de cerf, l'autre, tournée en spirale, l'extrémité d'une corne de capridé, resteront jusqu'à plus ample information dans la catégorie des objets dont la destination m'échappe encore. Il faut rapprocher de cette catégorie des pains de terre cuite de dimensions et de formes diver-

ses, percés d'un trou de suspension. Ils ont quelque rapport avec certains poids usités à une époque plus récente que la plupart des pièces que nous étudions ici. On doit classer encore dans ce groupe d'objets indéterminés des cachets en terre cuite du genre de ceux que Schliemann a trouvés en grand nombre à Hissarlik. L'un d'eux porte des points en relief réunis deux à deux par un ovale en creux. Le tout est entouré d'un cercle. Son manche est percé d'un trou de suspension. L'autre plus petit a la forme d'un panier et porte sur sa face plane, gravées en creux, quatre petites fleurettes.

La Céramique. — Les produits céramiques sont, de beaucoup, les vestiges les plus nombreux et aussi les plus intéressants qu'ont laissés les habitants de Kara-Euyuk. Mais par suite de circonstances diverses, les vases entiers sont extrêmement rares; ce n'est même que dans des conditions exceptionnelles qu'on les trouve, comme, par exemple, dans des sortes de niches que des pièces de bois et des décombres ont formées dans leur effondrement. Partout ailleurs ce ne sont que des fragments permettant rarement de reconnaître la forme primitive des pièces auxquelles ils ont appartenu. C'est le sort, du reste, de la plupart des vestiges céramiques qui ont été retirés des ruines des cités célèbres de l'Argolide, des Cyclades et surtout de la Troade. Ces débris présentent pourtant un très grand intérêt par les renseignements qu'ils peuvent fournir pour l'étude de la civilisation qui nous occupe.

Les types des produits céramiques sont des plus nombreux à Kara-Euyuk. On y trouve, en effet, les jarres ou *pithion*, les *enochæ* ou cruches ovoïdes avec des becs simples ou ornés de sujets; les jattes, plats, coupes, écuelles, puis des vases divers (*stamos et rithons*, etc.), enfin des idoles ou figurines.

La plupart de ces figurines sont faites en terre et presque toutes en terre assez fine, recouverte d'un enduit lustré sur lequel sont exécutés des ornements soit au moyen de motifs incisés assez souvent curvilignes, soit au moyen de modelages en relief, ou encore au moyen de peintures polychromes. L'intérieur des vases est généralement uni et poli, mais jamais verni ou enduit. Les pièces de grande contenance sont enfin fort rares, à en juger au moins par les débris que l'on a pu en recueillir jusqu'à ce jour.

Dans une première catégorie, nous placerons d'abord les cruches ovoïdes (*wnochwé*) à anses et à becs recourbés. La terre en est rouge et recouverte d'un enduit. Le fond à peine indiqué permet cependant à la pièce de se tenir debout. L'anse cordiforme est solidement attachée à la panse et le bec, qui n'est qu'un prolongement du col, est légèrement recourbé. Cette forme a des analogues parmi celles d'Hissarlik, spécialement dans le niveau que Schliemann attribue à la seconde ville; elle se rapproche aussi de celle d'une cruche que j'ai recueillie en 1881 dans les ruines assyriennes de Topra-Kaleh, près de Van; mais je n'en connais aucune d'absolument identique. Nous remarquerons, enfin, que la forme du bec de cette cruche s'est conservée en Cappadoce dans les vases à eau en bois.

C'est par centaines que les cruches de ce type devaient être employées à Kara-Euyuk, car dans toutes les parties du tell les débris d'anses, de becs et de panses pouvant s'y rapporter se rencontrent à chaque pas.

Les jarres ou *pithos* à large ouverture devaient être moins nombreuses. La panse, d'un galbe assez gracieux, est pourvue vers le haut et près du col de quatre anses légères; le col, malheureusement brisé en partie, est orné d'un double cordon circulaire en relief. Le fond est très étroit et n'a pas de base comme la plupart des amphores d'Hissarlik et de Mycènes. D'autres vases à fond plus large et à anses, également faits en une terre rougeâtre, sont généralement dépourvus d'ornements. Parfois, pourtant, ils sont décorés de bandes noires traversant transversalement la panse, laquelle est séparée du col par une bande circulaire; des dents de loup retenues entre deux bandes ornent le col qui est ouvert largement.

Un autre type, fort commun, si l'on en juge par la masse énorme de débris que l'on en trouve, était à fond plus étroit. La panse, légèrement conique, a son maximum de largeur au niveau de l'anse et du bec qui est très prononcé; elle se rétrécit en haut sous forme de col. L'une d'elles est en terre rouge brun et n'est pas lustrée dans sa partie inférieure. Si nous voulions chercher l'emploi de ce vase, nous le qualifierons de théière. La panse est grillée au niveau du bec, et si les gens de Kara-Euyuk ne buvaient pas

de thé, ils se préparaient dans tous les cas une boisson par l'infusion d'une substance quelconque. Une pièce en terre grise paraît être une passoire. Viennent ensuite les jattes, les plats et les coupes (*kyltæ*) souvent sans pieds, et plus ou moins profondes avec ou sans anses. Elles sont pour la plupart faites en terre fine et rougeâtre. Les anses dont on trouve des quantités énormes sont, les unes à peine visibles, les autres, au contraire, très accentuées et dépassent de beaucoup le niveau du bord de la pièce. La tige des anses est en général ronde et souvent méplate. Le bord, quelquefois renforcé d'un bourrelet, est tantôt droit, tantôt évasé, et orné de motifs peints en noir, tels que des dents de loups, des croix de Saint-André, ou des bandes entrecoupées de traits.

Quelquefois les jattes étaient creusées dans de la pierre et étaient pourvues d'oreilles.

A la catégorie des vases divers dont la variété est fort grande : *Amphores*, *Stamos*, *Rithons*, appartiennent sans doute la plupart de ces tessons décorés de dessins géométriques et quelquefois curvilignes en peinture polychrome, et de ces innombrables becs et anses ornés de motifs plastiques dont on peut recueillir des mètres cubes à tous les niveaux du tell.

Parlons d'abord des poteries peintes. Elles sont pour la plupart en terre fine, et choisie, recouverte d'un enduit lustré, généralement jaunâtre ocreux, ou rougeâtre. Les couleurs employées pour la décoration sont le noir, le jaune foncé et le rouge sanguin. Les décors comprennent tantôt des motifs géométriques fort simples : quadrillés, damiers simples ou réunis, bandes et losanges pointillés, lignes d'anses superposées, puis des cercles, des enroulements des ondulations; enfin, parmi les représentations animales, on remarque des quadrupèdes, des tentacules, des écailles de poisson. Quelques rares feuilles d'arbres complètent cette série de peintures. Par contre, aucune fleur ni aucune figure humaine ne se rencontre dans ces vestiges, ce qui est le contraire dans les milieux franchement mycéniens. Nos poteries nous reportent plutôt vers les formes primitives de Théra à Santorin, d'Idrias en Carie, ainsi qu'à celles de Chypre et de Rhodes. Ces rapports sont surtout frappants en ce qui concerne les décorations plastiques, c'est-à-

dire ces curieux modelages dont nous nous occuperons plus loin.

Parmi les types les plus intéressants de cette catégorie, nous remarquerons d'abord quelques fragments de grands *pithos* analogues par leur décoration à ceux de Ialysos, dont le décor est essentiellement géométrique. Les couleurs noire, jaune ocreux et rouge brique ont été appliquées avec un certain art sur un fond jaune clair. Les fragments représentant l'association de motifs géométriques et d'une représentation animale assez grossièrement exécutée, sont peints dans le même style. Les imbrications d'écaillés de poissons et les feuillages propres à Ialysos se rencontrent aussi, mais plus rarement. La série la plus considérable et la plus curieuse des poteries de Kara-Euyuk appartient à la catégorie de celles qui sont décorées de motifs plastiques, c'est-à-dire à ces types de vases dont les goulots, les becs et les anses se terminent ou sont formés par des têtes d'animaux divers. Parfois ces sujets se voient sur la panse des vases, parfois même la pièce entière prend la forme de l'un de ces animaux, mais ces spécimens, si fréquents à Chypre et à Rhodes, sont encore jusqu'ici assez rares à Kara-Euyuk.

Les têtes de béliers et de chiens plus ou moins grossières abondent tout d'abord. La plupart ont servi de bec à verser. Quelques têtes de capridés ont manifestement concouru à la décoration des anses de grands vases comme à Mycènes et Curium. D'autres têtes de mammifères que l'on peut qualifier sans hésitation de cerf, de bœuf, de cheval, de chien, enfin des oiseaux, et d'autres formes moins déterminables ont servi d'anses à des vases de types variés. Le faire de ces reproductions laisse généralement beaucoup à désirer. Quelques pièces cependant ne sont pas inférieures aux meilleurs produits de Curium et de Ialysos.

Certaines têtes de chevaux qui ont fait partie sans doute d'un vase en terre rouge sont d'un art déjà élevé. Mais à côté de ces têtes isolées, qui ne sont que des débris de vases, il en est qui semblent avoir été modelées à part et destinées sans doute à un autre usage. Puis viennent des essais de plastique plus complets dans lesquels le potier a cherché à imiter le corps entier de tel ou tel animal pour exécuter soit des lampes, soit des rithons, soit enfin d'innombrables

petites figurines de chiens, de moutons, d'oiseaux. Ces petits sujets qui peuvent être rapprochés de ceux que l'on trouve en si grand nombre dans tous les milieux mycéniens ou pré-phéniciens (Tyrinthe, Curium, Hissarlik), doivent-ils être considérés comme des idoles, au même titre que les débris de figurines humaines trouvés dans les localités ci-dessus nommées ? Je ne le pense pas, car, à supposer même que ces petits animaux ne représentent que les symboles ou attributs de telle ou telle divinité, leur variété laisserait croire que ces divinités avaient des symboles multiples ou qu'elles variaient suivant les localités. C'est ainsi que, tandis qu'à Mycènes c'est la vache qui domine, car Schliemann dit en avoir trouvé dans l'acropole environ sept cents figures, à Kara-Euyuk, comme à Koban, c'est le bélier qui est, de beaucoup, l'animal dont on a le plus souvent retrouvé les formes. Il est possible que, dans chaque région, l'animal le plus commun ait été offert à la divinité principale et que, lorsque le sacrifice de l'animal vivant était trop coûteux, sa reproduction en terre cuite fût simplement déposée aux pieds de la divinité. Ou bien encore, faut-il voir dans ces figurines des images d'animaux révévés et passés à l'état de dieux lares.

Parmi les figurines humaines les plus primitives se voit la statuette d'un personnage féminin dont le nez, les oreilles et les seins sont marqués par un léger relief. Les yeux sont indiqués par deux trous. Les jambes manquent, mais on aperçoit une partie de l'avant-bras gauche. Elle est en terre rouge brique claire.

Citons une autre pièce tout aussi barbare, mais dont le corps cependant semble avoir été modelé. La tête, de forme conique, est à peine marquée ; les yeux sont indiqués par deux trous ; le corps, dont la partie inférieure manque, est cylindrique et ne porte aucun attribut sexuel. Munie de ses deux bras, cette figure relève légèrement le droit vers la poitrine et laisse tomber l'autre sur la hanche.

Une autre pièce du même genre représente un torse sans jambes et sans tête, sur lequel les seins sont indiqués par deux pastilles. Le bas du torse est vêtu d'une tunique courte à plis. D'autres figurations humaines enfin, moins nettement accusées, se rencontrent sur plusieurs tessons de vases grossiers. Ces sortes d'ébauches, qui

semblent pour la plupart modelées par des mains d'enfant, présentent souvent un certain intérêt, car, dès qu'elles cessent d'être informes, elles peuvent donner, comme à Chypre, des indications sur le costume et l'ornement des gens qui les ont produites. Tel n'est pas, malheureusement, le cas de toutes nos figurines humaines dont le nombre est rare et qui sont ou trop mutilées, ou trop rudimentaires. Il n'est pas douteux que des fouilles ultérieures feront découvrir à Kara-Euyuk des pièces plus complètes et dès lors plus instructives. Quoi qu'il en soit, du peu que nous possédons, il semble ressortir qu'ici, comme à Hissarlik, le plus grand nombre de ces ex-voto ou idoles appartenaient au sexe féminin. Ne seraient-ce pas de grossières copies de l'Aphrodite babylonienne dont on a recueilli de si remarquables images à Chypre et à Rhodes? C'est, au contraire, au sexe masculin qu'appartiennent la plupart des figurines en bronze que j'ai trouvées en Cappadoce sur des points très divers.

L'exécution des produits de nos Cappadociens de Kara-Euyuk offre cette naïveté, cette gaucherie que l'on constate dans la plupart des produits des Mycéniens ou Phéniciens. Le potier ou le décorateur a été toujours préoccupé d'imiter plutôt que de créer, et encore son art est-il bien rudimentaire quand il interprète des formes animales, même avec le modèle sous les yeux. Mais souvent aussi l'ornemaniste cappadocien a créé des types composites, des types en quelque sorte factices, comme cela s'est produit en Chaldée, ainsi que le rappelle M. Perrot. Ces types, d'abord créés pour traduire certaines conceptions religieuses, ont fini par devenir de purs motifs d'ornement. Telles sont certaines figures assez embarrassantes pour le zoologiste. On connaît le passage souvent cité de Bérose, dans lequel il décrit les formes hybrides par lesquelles, selon la tradition de son peuple, la vie avait commencé à la surface de la terre. Il parle de chevaux à tête de chien et d'autres bêtes qui avaient la tête d'un cheval et la queue d'un poisson... Toutes ces étranges combinaisons, l'historien ne les avait pas inventées ou prises seulement dans les vieux traités qu'il résumait; on les voyait, dit-il, réalisées dans le temple de Bel à Babylone. Ce sont justement ces types bizarres de poteries que le R. P.

Scheil a, en 1894, découverts dans ses fouilles de l'ancienne Sippara à Abou-Habba, près de Bagdad. On voit quels rapports ces pièces singulières offrent avec certains de nos débris de Kara Euyuk, et combien est grande l'importance de cette nouvelle série de preuves en faveur des relations entre les gens de Cypres, de Kara-Euyuk et les Babyloniens.

Il nous reste à parler de deux pièces en céramique dont la présence à Kara Euyuk est des plus intéressantes. Il s'agit de deux vases, ayant la forme d'une sorte de hutte, dont l'ouverture est latérale au lieu d'être au sommet. Ces vases ont été trouvés au milieu des décombres de la fouille la plus septentrionale du tell, là où je suppose avoir existé la nécropole. Ils contenaient de la terre noire et fine, sans aucun débris d'ossement ; néanmoins j'incline à les considérer comme des urnes cinéraires analogues aux urnes à cabanes du Latium.

L'un de ces vases, en terre jaunâtre, est orné — sur le haut de son ouverture — d'une bête à quatre pattes, peut-être un crapaud, et porte sur la droite de ladite ouverture une cupule. L'autre vase, en terre rouge, est plus petit, plus grossier. Le dessus est plat et ses côtés sont pourvus de deux anses. L'un et l'autre sont une des premières et des plus naïves expressions d'une croyance très ancienne, qui persista dans tout le monde antique : que tout ne finit pas pour l'homme avec la mort ; que le corps, même réduit en cendres, continue sous la terre une ombre d'existence ; que la tombe est une demeure et qu'il faut lui donner l'aspect d'une maison. Si des fouilles ultérieures mettaient au jour — dans la même partie du tell ou ailleurs — de nouvelles pièces du même genre, l'absence de nécropole apparente s'expliquerait et l'hypothèse que j'ai émise de l'existence de l'incinération chez les Cappadociens de Kara-Euyuk serait justifiée.

C'est également dans la partie nord du tell que j'ai trouvé la plupart des petites jarres ayant pu servir d'urnes cinéraires. Malheureusement, aucune n'était entière et ne contenait des débris d'ossements humains plus ou moins carbonisés, comme cela se voit dans les nécropoles à incinération. Je n'ai constaté nulle part, à Kara Euyuk, la présence de sépultures anciennes, et comme la

citée ne pouvait manquer d'avoir sa nécropole, il n'y a pas de raison pour ne pas admettre que celle-ci occupait le nord du tell. L'incinération devait être le mode de sépulture usité par la population de cette cité.

On remarquera que cette partie est celle qui a été le plus profondément exploitée par les habitants modernes comme matériaux d'amendement pour leurs terres. Il y a à cela deux raisons : la première, c'est qu'elle est à proximité du village ; la seconde, c'est qu'elle renferme un amoncellement énorme de décombres et de cendres noires les plus riches en matières organiques fertilisantes. Fait singulier encore à noter, c'est dans cette région que les Turcs de Kara-Euyuk ont installé leur cimetière actuel.

Si le nord du tell était consacré aux morts, c'est dans la partie est que devait régner la plus grande activité, car c'était là probablement que se trouvaient les magasins, les dépôts de marchandises, le bazar, en un mot. C'est, en effet, dans ce quartier que se trouvent en plus grande partie que partout ailleurs des os d'animaux domestiques : bœufs, moutons, etc. ; c'est là que se rencontrent le plus fréquemment des débris de grandes jarres ayant contenu des substances alimentaires. C'est là encore que devait se trouver le dépôt de blé, car on constate çà et là des amas de ce grain dans un état de carbonisation qui lui a permis de résister à la décomposition jusqu'à nos jours.

INSCRIPTIONS. — Depuis longtemps, les voyageurs qui ont visité Kaysariéh ont rapporté en Europe des tablettes de formes diverses et portant des textes cunéiformes de plusieurs types. La plupart de ces monuments avaient été achetés au bazar et leur provenance était dès lors, douteuse pour ne pas dire inconnue.

Durant nos deux voyages, nous avons séjourné à Kay-ariéh, et, comme nos prédécesseurs, nous avons acheté quelques tablettes dans les mêmes conditions, mais c'est à Kara-Euyuk que nous avons acquis, à des prix ne dépassant pas un medjidié (4 fr. 20.), soit en 1883, soit en 1894, la majeure partie de celles que nous possédons. Nous ne les avons donc pas trouvées nous mêmes, comme celles de Boghaz-Keui ; pourtant, comme c'est durant nos

fouilles qu'elles nous ont été présentées par les habitants mêmes du village, nous ne saurions douter de leur authenticité. Malgré tous nos efforts et la promesse d'un fort *bakchich* si l'on nous en faisait découvrir en place, nous n'avons pu réussir à obtenir le moindre renseignement sur le gisement de ces tablettes, si toutefois elles ont été déposées primitivement en un lieu spécial. Au reste, ce dépôt a pu être détruit par les incendies qui ont ruiné la ville dont les décombres ont été dispersés plus tard par les occupants successifs, et en dernier lieu par les habitants du village moderne qui continuent de transporter les cendres du tell dans leurs champs des alentours pour les amender. C'est probablement lors de ce transport qu'ils trouvèrent les tablettes dont ils ne peuvent pas, en effet, préciser la provenance.

Depuis notre retour, nos correspondants de Césarée nous ont envoyé une série de tablettes qui paraissent venir aussi de Kara-Euyuk.

Quoi qu'il en soit, nos textes appartiennent à deux catégories. La première se rattache au type dit *cappadocien*, sur lequel M. Golenischef a déjà attiré l'attention. Les textes de cette catégorie sont de la même famille que ceux de Boghaz-Keui où ils se trouvent au contact des poteries de même style qu'à Kara-Euyuk. Toutefois, le type d'écriture, à Boghaz-Keui, sans cesser d'être babylonien, est plus moderne que celui des contrats dits *cappado-ciens*. Ils présentent par ce seul fait, indépendamment de leur importance au point de vue philologique, un intérêt considérable. Les trois premiers numéros ont été lus par M. Boissier ; ils ont été remis à l'étude par le P. Scheil, qui en a donné son déchiffrement avec celui de douze autres pièces inédites. La seconde catégorie a été publiée par M. Ménant ; elle se compose de petites tablettes qui diffèrent complètement des autres, et même leur physionomie, particulière et nouvelle pour les spécialistes, a éveillé chez eux des doutes sur leur authenticité.

A l'étude qui a été faite des textes eunéiformes découverts à Kara-Euyuk, il me paraît utile d'ajouter quelques considérations qui complètent celles de mes savants collaborateurs.

Tout d'abord, en ce qui concerne les tablettes écrites en caractères

dits *cappadociens*, je tiens à rappeler qu'elles augmentent notablement la série encore peu nombreuse de ce genre de documents. Il me semble indispensable de rappeler aussi que la première connaissance que l'on possède de cette catégorie nouvelle de textes ne date que de quinze ans, et que c'est à M. Pinches qu'on la doit. Dans plusieurs mémoires, ce savant assyriologue signalait, en effet, dès 1882, l'existence au British Museum et au Louvre de tablettes portant des textes cunéiformes qui, du premier coup d'œil, se laissaient classer au nombre des tablettes à contrats, mais dont le texte rédigé dans une langue inconnue résistait à toute tentative de traduction. L'écriture de ces tablettes, quoique nette, présentait aussi, très souvent, à côté de caractères qui les rapprochaient de l'écriture babylonienne, des caractères d'une forme inusitée dans l'écriture assyro-babylonienne. Sans essayer d'entreprendre une traduction suivie de ces deux tablettes, M. Pinches se contenta de les reproduire aussi fidèlement que possible sur deux planches annexées à son article, et il donna des textes une transcription en signes assyriens. Il s'attacha, en outre, à démontrer que la première tablette avait trait à la vente d'un certain nombre de chevaux ou de mulets, et que la deuxième, celle de Paris, pouvait bien être un acte de donation d'une certaine quantité d'argent au profit (d'un temple) du dieu Soleil.

Partant de la ressemblance de certains mots cappadociens avec des mots assyriens, M. Pinches croit pouvoir tirer des conclusions sur la provenance des tablettes (que l'on ignorait) et arrive, dans ses recherches, à admettre que celles-ci devaient venir du même pays d'où on amenait en Assyrie des chevaux et des mulets, c'est-à-dire *Kus-ia*, pays qu'il identifie avec la Cappadoce. Depuis les publications de M. Pinches, au dire de M. Sayce, une série de tablettes du même style et relatives à des achats de chevaux aurait été acquise en 1881 par M. Ramsay, à Kaysarieh, et viendrait soit de Tyana, soit des environs de Césarée. Plus récemment, en 1891, M. Golenischeff faisait connaître une nouvelle collection, la plus considérable que l'on ait jamais vue de ce genre de tablettes.

Dans un opuscule peu répandu, ce savant orientaliste décrivait

les vingt-quatre tablettes les plus importantes de sa collection qui, à l'époque, se montait à une trentaine. Le R. P. Scheil a signalé enfin tout récemment l'existence à Constantinople de quatre tablettes de cette catégorie qui viennent probablement, ainsi que celle de la collection De Clercq, de la région de Césarée. Le R. P. Scheil a reproduit l'une des tablettes de Constantinople dans le recueil de M. Maspéro, et publié celle de M. De Clercq dans le nouveau fascicule paru chez Leroux : *Textes de la collection De Clercq*.

De la discussion philologique qu'il présente, des textes de sa collection, dont il a donné du reste la transcription, M. Golenischeff arrive à des conclusions du plus haut intérêt dans l'étude que je poursuis ici. Je résumerai ainsi ses conclusions :

1° Les signes de l'écriture cappadocienne, tout en ressemblant beaucoup aux caractères assyro-babyloniens, offrent des signes qui les éloignent sensiblement de leurs prototypes;

2° Tous les textes se rapportent à des contrats et renferment comme tels un très grand nombre de noms propres, ce qui est naturel puisque, le plus souvent, ils traitent d'affaires d'argent. Ces noms propres sont ceux des personnes qui font l'arrangement, les noms de leurs pères et ceux des témoins. Toutefois, parmi les noms propres, il croit pouvoir retrouver ceux de deux divinités cappadociennes : *Zu-in* ou *Zu-in ma* et *Ki-du-tu*.

M. Golenischeff constate, de plus, dans ses textes, la présence de chiffres, puis celle de mots directement empruntés à un idiome inconnu.

Malgré l'étude minutieuse qu'il a faite des signes qui constituent ces textes et qui doit contribuer sûrement à trouver les origines et les formes de la langue cappadocienne, il s'abstient encore de tout essai de traduction.

A côté des textes cunéiformes que présentent ses tablettes, M. Golenischeff a découvert sur l'une d'elles l'empreinte d'un cachet représentant deux personnages : l'un est debout et porte un long vêtement et des chaussures à bouts recourbés; l'autre, qui paraît être une divinité, est assis sur un trône. L'auteur trouve une grande ressemblance entre cette scène et celle que montre un

cylindre provenant d'Aïdin. Cette constatation tendrait à démontrer une parenté réelle entre la langue cappadocienne et celle des Hétéens.

En ce qui concerne la provenance de ses tablettes, M. Golenischeff déclare accepter la dénomination que leur a donnée M. Pinches sur le fait qu'elles sont identiques à celles que M. Sayce a fait connaître comme venant de Kaysarieh. Du reste, ajoute-t-il, les personnes qui me vendaient mes tablettes, m'indiquèrent aussi la Cappadoce comme endroit d'où elles avaient été rapportées.

Ce qui précède explique pourquoi je me suis si longuement étendu sur l'historique des découvertes des tablettes dites cappadociennes, faites antérieurement aux miennes. Ces renseignements peu connus montrent, en effet, combien est grande l'importance que présentent ces dernières, en dehors du côté purement philologique, au point de vue de la provenance de l'ensemble de ce genre de monuments.

Nos nouvelles tablettes cappadociennes viennent confirmer les présomptions que l'on avait sur les origines de leurs aînées, signalées par MM. Pinches, Sayce et Golenischeff. Puisque tout le monde est d'accord pour les dire cappadociennes, pourquoi ne viendraient-elles pas les unes et les autres du tell de Kara-Euyuk qui n'est éloigné de Césarée que de dix-huit kilomètres.

Reste à savoir si dans le pays de *Kus-âa*, que M. Pinches pense être la Cappadoce, il n'existe pas une localité pouvant être identifiée avec le lieu qui a reçu le nom moderne de Kara-Euyuk, et où a pu prendre naissance l'antique et célèbre Mazaca. Parmi les innombrables antiquités que l'on découvre à chaque pas dans le périmètre de l'*Eski-Kaysarieh* qui domine la Césarée moderne, aucun objet ne paraît démontrer que cette localité a été habitée antérieurement à l'époque gréco-romaine. Les tentatives qui ont été faites à l'égard de l'identification de *Kus-âa* ne nous satisfont pas encore, mais, en présence d'un plus grand nombre de documents, on peut espérer que les philologues obtiendront des résultats conformes à nos espérances.

Il nous reste actuellement à rechercher à quelle époque remontent les antiquités du tell de Kara-Euyuk et puis à quel peuple on doit les attribuer.

Les nombreuses comparaisons que nous avons faites des vestiges archéologiques de notre tell avec ceux des centres préhelléniques devenus classiques, nous aideront sans doute à élucider la première question.

Quant à la seconde, nous serions réduits encore ici, comme à Boghaz-Keui, à des conjectures si nous n'avions pas entre les mains deux pièces qui paraissent démonstratives. Il s'agit du morceau de terre cuite portant une empreinte en relief représentant une scène de chasse, puis du fragment d'enveloppe d'une tablette revêtu d'une empreinte de cylindre représentant une scène d'adoration et de libation.

Ces deux scènes rappellent d'une façon trop indiscutable les sujets hétéens d'Euyuk d'Aladja, de Yasili-Kaya et de Fraktin pour qu'il nous reste un doute sur leur origine. Il résulte de cela que si ces deux petits monuments sont contemporains des antiquités découvertes à Kara-Euyuk (ce que je crois certain), on doit considérer ce tell comme hétéen.

Un autre résultat non moins important et inattendu est celui qui ressort de la présence d'une scène hétéenne côte à côte avec un texte cappadocien. Ce fait vient à l'appui de la conjecture de M. Golenischell, à savoir que la langue dite cappadocienne était celle des Hétéens. L'empreinte d'une scène hétéenne sur l'une des tablettes que ce savant a fait connaître permettait déjà cette présomption fort vraisemblable que je crois pouvoir confirmer ici.

Relativement à l'ancienneté du tell de Kara-Euyuk, nos observations peuvent se résumer ainsi :

Rien dans son aspect extérieur ne permet de reconnaître la superposition de plusieurs cités ou de plusieurs civilisations, et nos fouilles ne m'ont rien offert de précis à cet égard. Kara-Euyuk a été occupé pourtant depuis la haute antiquité par des peuples différents et à des époques diverses, cela ne fait aucun doute. Les vestiges industriels et artistiques que nous y avons recueillis du-

rant nos deux campagnes le démontrent d'une façon certaine. Les produits céramiques, en particulier, nous fournissent ici, comme partout ailleurs, du reste, des indications précieuses. De leur comparaison, en effet, avec ceux des localités classiques préhelléniques, il semble ressortir qu'à Kara-Euyuk la civilisation cappadoicienne primitive se serait développée au moins en deux étapes. A cette civilisation aurait succédé celle des Grecs, des Romains et des Perses dont on trouve ici, comme à Boghaz-Keui, à Dédik et ailleurs en Cappadoce, assez de traces pour pouvoir affirmer sinon leur séjour prolongé, au moins leur passage.

A l'époque la plus ancienne ou à la première étape que l'on pourrait appeler l'époque préhistorique, dont il reste à découvrir le niveau exact, appartiendraient les ustensiles en pierre et en bronze, les fusaïoles, les poteries décorées au moyen de la plastique, ces vases en forme d'animaux comme on en trouve dans les dépôts les plus anciens de Cypre et d'Hisarlik.

La seconde époque correspondait à celle de Mycènes, car un nombre considérable de pièces montrent ici, comme dans cette localité célèbre, ainsi qu'à Ialysos, les débuts de la peinture, puis la prédominance des décors géométriques simples ou curvilignes associés parfois à des représentations animales ou végétales.

De ce que les motifs décoratifs rapprochent nos stations cappadoiciennes des localités typiques de la région égéenne, faut-il conclure qu'ils sont originaires de ces localités?

Je ne le pense pas, car bon nombre de produits céramiques me paraissent de fabrication locale, notamment ceux de la première époque. Telles sont ces innombrables représentations animales qui constituent soit des becs, soit des anses de vases ou des vases même. La ressemblance de ces décors plastiques avec leurs congénères d'Hisarlik et de Cypre est parfois très grande, mais si on les examine d'un peu près, on reconnaît bien vite qu'ils ne présentent entre eux qu'un air de famille et rien de plus, car chaque région a gardé une indépendance artistique marquée. Si l'idée générale est la même à Kara-Euyuk et à Boghaz-Keui qu'à Hisarlik et à Cypre, la faune reproduite est tout autre, les sujets diffèrent aussi pour la plupart. Et, en effet, alors qu'en Troade on avait une prédilec-

tion marquée pour la vache, à Kara-Euyuk c'étaient le mouton, le cheval et le chien qui étaient plus volontiers reproduits. Toutefois, c'est avec les produits des couches les plus profondes de Cypré que ceux de notre grand tell ont le plus de rapports. Certaines pièces semblent même en venir directement.

Ces pièces, dues en apparence à l'exportation, sont rares à Kara-Euyuk et pourtant les sentiments artistiques développés dans cette cité et à Cypré sont bien voisins! A moins que l'on admette (ce qui serait fort difficile) que cette civilisation spéciale a pris naissance spontanément, et vers la même époque en Cappadoce, en Troade et à Cypré, il faut nécessairement avoir recours à l'ancienne idée des influences étrangères et des importations pour expliquer son apparition simultanée de l'est à l'ouest chez des peuples différents et encore aux âges industriels les plus primitifs.

Pendant longtemps Cypré et Hisarlik avaient seuls offert quelques preuves en faveur de l'origine mésopotamienne d'une partie de la civilisation qui, plus tard, fut transformée peut-être sous l'influence de la région égéenne. On admettait bien que les gens des îles et des côtes eussent été en rapport avec les Assyriens dès l'époque de Sargon d'Agade, mais c'était là, disait-on, des faits isolés, tout au plus des traces d'incursions militaires.

Cette manière de voir ne peut plus être soutenue depuis que nos découvertes à Boghaz-Kéui et à Kara-Euyuk sont venues montrer que les relations des Cappadociens avec les Babyloniens avaient eu une importance plus grande qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors. Je pense donc que si l'on peut croire à une influence manifeste de Babylone sur l'art cypréote primitif, elle doit être admise *a fortiori* pour Boghaz-Kéui et Kara-Euyuk, où, en outre de toutes les preuves du passage des Assyriens dans ces localités, nombre de motifs décoratifs nous reportent vers l'Orient bien plutôt que vers l'Occident.

Au reste, les documents historiques sont formels en ce qui concerne la marche de Sargon de l'est à l'ouest, et il est inutile de faire intervenir un mouvement ethnique de l'ouest à l'est, auquel aucun texte ne fait d'ailleurs allusion.

Cypré, Hisarlik, Kara-Euyuk ont reçu d'une manière indé-

pendante l'influence de la civilisation déjà si avancée de la Babylonie, et c'est ce qui explique aussi l'indépendance des caractères artistiques que l'on observe dans ces diverses localités. Il en est de même pour les poteries de style mycénien ou rhodien. Les motifs de cette catégorie découverts à Kara-Euyuk présentent un air de famille avec leurs congénères de la région égéenne, mais il est impossible de ne voir en eux que des produits de l'importation. Les Cappadociens ont pu recevoir de l'ouest des idées nouvelles qui leur ont permis de modifier celles qu'ils tenaient des Assyro-Babyloniens et, s'ils n'ont pas fabriqué eux-mêmes toutes leurs céramiques, ils n'ont reçu du dehors qu'un bien petit nombre de modèles.

Si nous étendons à l'ensemble des éléments industriels de Kara-Euyuk la comparaison que nous avons cherché à établir entre la céramique de cette cité et celle des autres localités préhelléniques, telles qu'Hissarlik, nous arriverons aux mêmes constatations.

En Cappadoce, comme dans toute l'Asie Mineure, les haches et autres ustensiles en pierre présentent à peu près les mêmes formes et ressemblent davantage à ceux de l'Arménie qu'à ceux de la Grèce. Il en est de même des haches en bronze et des fusaiïoles.

A Kara-Euyuk comme à Hissarlik, on ne trouve pas de sépulture à inhumation et l'incinération semble avoir été le seul mode de sépulture adopté.

Les points sur lesquels on rencontre le plus de différence, c'est dans l'absence du swastika, ce motif décoratif si usité à Hissarlik, ainsi que dans celle de la fibule, qui n'est rare ni dans cette localité, ni à Chypre.

La séance est levée.

L'un des Secrétaires : D^r ROYER.